



JOURNAL
DE
GRAND MÈRE Anne-Marie
du 12 août 1944 au 1er juin 1946

Extraits avec liens par CH&MA-DG le 22/11/2022

12 août 1944

Je commence tard, trop tard peut être, pour une exactitude complète des jours et des dates, le récit ou l'[histoire de Kérascoët](#) pendant cette terrible guerre. Cette histoire peut se joindre à celles que nous avons lues avec tant de passion, sur la [chouannerie en Bretagne](#).



Jacques

Je commence par la fin voulant relater, alors que tous les détails sont encore si vivants, et par là si sûrs, la mort héroïque de mon fils [Jacques](#), capitaine aux [FFI, 7e bataillon](#). Jacques commença à travailler secrètement, silencieusement, ni sa femme ni moi ne savions jusqu'à ces derniers mois, à quel point il se donnait à cette tâche sacrée : la libération du pays, et cela depuis 1941. Les choses se précisèrent à mesure que les événements militaires avancèrent. Kérascoët devint un centre important de résistance : nuits et jours, patriotes, parachutistes défilaient, se reposaient et repartaient vers leur lieu de convocation. Un camps important installé à proximité du château provoquait une animation extraordinaire.

Qui dira le travail fourni par leur capitaine pendant cette période ? Sans cesse, sans sommeil, sans repos, il ne quittait guère sa troupe, que pour courir aux ordres et aux renseignements. Effectuant à bicyclette des courses longues et dangereuses.

En même temps, comme il s'inquiétait du bien être de ses soldats, il veillait à tout, lui même couchait ici ou là, dans une ferme ou un taillis... Quand il en avait le loisir. Les difficultés en tous genres ne lui manquèrent pas, mais avec son autorité souriante, il en venait à bout, même de celles qui naissaient entre FFI et FTP.

Il fallut un moment changer le camp de place et le situer un peu plus loin que Mane bihan : lès allemands fouillant les bois avec insistance on craignait ici une perquisition qui n'eut pas été sans danger. Sans doute avaient-ils été pour une fois mal renseignés. Ce fut la propriété voisine, [Kernivinen](#), qui fut fouillée de fonds en comble, sans résultat d'ailleurs, car au dessus de tous soupçons de ce genre, les habitants n'avaient rien à craindre.

Puis vint le grand jour attendu. Ordre d'attaquer. Jacques était justement aux ordres à Hennebont et devant l'urgence, je dus envoyer un émissaire lui porter cet ordre, sans trop savoir où on le trouverait d'ailleurs. La chance aidant il put être touché et fût vite ici prenant toutes mesures nécessaires, rassemblant ses hommes etc.

Ceci se passait le 3 août. Nous ne le vîmes guère à la maison. Il avait l'ordre d'attaquer un convoi sur la grande route de Plouay et avait repéré l'endroit propre à l'embuscade. La section de Jacques ne devait marcher qu'en renfort. Celle de l'abbé qui devait attaquer se récusa, par crainte de représailles, les allemands occupant Bubry ce jour là ; une autre section également car ses armes étaient entreposées dans l'école de Bubry justement occupée.

Bref, Jacques vers 19 heures, dût repartir chercher le lieu propice à l'attaque pour lui et ses douze hommes qui l'attendaient ; il les appela et partit sans mot dire.

Il n'avait pas dîné, et en hâte, nous avions fait quelques sandwiches qu'un homme promit de lui donner. Je sais qu'en route il s'arrêta au [moulin de Cabrec](#), et dit quelques mots aimables au meunier accidenté quelques jours avant par sa charette.

Puis, vint la nuit tragique. Le matin du 4 août vers quatre heures, j'entendis rentrer les « gars ».

Tranquillisée puisqu'on ne m'appelait pas je ne descendis qu'à sept heures. Une grande partie des hommes déjeunait dans la cuisine, je leur dis aussitôt : « Eh bien cela s'est bien passé ? — Très — Pas de casse ? — Pas de casse — Mais où est donc Mr. de Beaufort ? — Il dort dans un grenier avec deux autres. »

Donc pas d'inquiétude ce matin-là. J'allais à Cabrec chercher de la farine, et je fus un peu étonnée de voir Pimbec laisser assez loin son attelage pour venir me demander si Jacques était bien rentré. Je lui répondis ce qu'on m'avait dit. Mais une sourde inquiétude commença.

Plusieurs fois dans la matinée je demandais aux hommes ce qu'ils savaient ; il m'est revenu, mais plus tard seulement, que les réponses étaient vagues et évasives : « Il dormait sûrement quelque part, peut être faisait il une liaison. Il avait sûrement pu décrocher à temps. Etc.

Après déjeuner, l'inquiétude devint très vive. Deux hommes partirent à sa recherche, mais ne purent ou ne voulurent rapporter aucun renseignement. On émettait alors l'idée que peut être il était légèrement blessé et soigné dans une ferme.

N'y tenant plus, nous envoyâmes [Raoul](#) qui d'ordinaire l'accompagnait, mais était ailleurs cette nuit là.

Vers 19 heures, je l'aperçus se faufilant pour ne pas me parler...Et à ce moment là, je compris. L'arrêtant je lui dis de ne me rien cacher. Il commença par me parler de blessures graves, de transport à la [Croix-rouge de Cléguer](#). Mais je savais.

Je dus apprendre l'atroce nouvelle à [Denise](#). Elle fut bien courageuse la pauvre petite. Mais il fallait agir. Dix neuf heures déjà ! rien à faire pour ce soir pour aller à Cléguer. J'envoyais un émissaire au docteur Tallec à Plouay lui demandant d'aller de suite à Cléguer et de nous ramener Jacques, si possible. Il me fit répondre qu'il partait mais ne pourrait pas ramener Jacques, qu'il nous conseillait d'attendre deux ou trois jours pour aller le chercher, mais de le prévenir si nous y allions dès le lendemain. Je trouvais le voyage bien pénible pour Denise mais elle voulut absolument m'accompagner.

Dès cinq heures, le lendemain, nous étions en route dans une carriole avec la grosse jument de labour et un chargement de fagots, car il fallait camoufler notre voyage et aussi le cercueil au retour. Quel voyage ! Mon Dieu ! Un calvaire ! Pour faire dix-huit kilomètres nous mîmes de longues heures.

Arrivée à Cléguer, plein d'allemands, comment repartirons-nous ? Avec quel cœur serré, quelle angoisse nous arrivons à la Croix-rouge, c'est l'école. Dès le seuil nous sommes reçues par M. et Mme X réfugiés de Lorient, puis par l'abbé Z qui se montrèrent si bons et si compatissants pour nous. Je dois dire qu'avant notre arrivée nous avions rencontré le docteur le Tallec qui était retourné là-bas pour aplanir toutes difficultés. Il nous avait dit alors que Jacques, simplement blessé par une grenade avait été sauvagement achevé et égorgé.

On avait retrouvé son corps à 2,5km de Plouay, non loin de [Kerchopine](#), dans le fossé ; sur la route du sang encore, ce qui nous faisait penser qu'il avait été traîné là en auto et achevé. La troupe de Plouay prévenue, l'avait fait transporter à Cléguer, le lieu de la découverte du corps étant sur cette commune. Personne ne l'avait reconnu et on pensait qu'il s'agissait d'un soldat anglais.

Je reprends notre arrivée à Cléguer. Le cercueil était dans une petite pièce près de la classe, couvert de fleurs et avec tout l'appareil convenable. L'abbé nous proposa de voir Jacques et l'on ouvrit le cercueil. Parfaitement reconnaissable, la joue transpercée par une blessure paraissant légère, quelle horreur de revoir cet enfant ainsi. Nous ne vîmes pas la blessure du cou, ni celle de la poitrine. Mais il paraît qu'elles étaient effroyables.

Mais pas le temps de souffrir en paix, il faut agir. Nous allons à la mairie pour les pièces indispensables. L'abbé vient nous chercher ; crainte d'être surpris par les allemands ; retour à la Croix-rouge où les fleurs arrivent toujours, ainsi que la foule.

Absoute pieuse, recueillie et vibrante ; à l'église on sent tous les cœurs avec nous ; le recteur et les vicaires sont pour nous si bons si compréhensifs. On installe le cercueil dans la carriole sous des sacs, des fagots, Denise et moi nous installons de chaque côté et commence le long retour de dix huit kilomètres au

pas et avec quelle douleur atroce au coeur. A Lanvaudan, il faut traverser toute une partie du village, celle de la gare, gardée à vue par les allemands. Il y en a partout, biens armés. Nous essayons de prendre un chemin détourné, il faut rebrousser chemin, celui-ci n'aboutit pas. Il faut risquer le tout pour le tout, et nous réussissons.

Arrivée à Kerascoet vers 14 heures. le cercueil est descendu par les hommes et installé dans le salon. Il est difficile de peindre le chagrin de tous. Tous pleurent, tous veulent le revoir. Un peu plus tard, lorsque le cercueil que je suis allée commander la veille au soir arrive, on ouvre à nouveau celui dans lequel il se trouve, et chacun s'approche en sanglotant. Beaucoup l'embrassent. C'est alors qu'on le transporte d'un cercueil à l'autre, et Mme Guillemain d'Hennebont, qui depuis deux ans est agent de liaison de Jacques, sur ma demande, découvre les blessures mortelles, il n'y a qu'un cri : « Ah ! les salauds, on le vengera ! ».

Et maintenant c'est définitif, le cercueil est vissé et tout l'appareil mortuaire établi. Un peu plus tard, une voiture arrive avec les drapeaux américains et français. Quelle minute d'émotion, mais quelle tristesse, mort si peu de temps avant l'arrivée des Alliés qu'il avait tant préparée.

Lundi 17 août 1944

C'est le jour des obsèques. Rien n'y manqua, une foule en larmes ; l'escorte d'honneur, sur tout le parcours de loin en loin, les sections armes au pied rendent les honneurs et prennent place dans le cortège. Les avions survolent sans arrêt et au bruit des moteurs succède celui des bombes tombant sur Hennebont et sur Lorient. Ce sont bien les obsèques du guerrier qu'il aurait voulu être, et dont il a eu la mort glorieuse. Les FFI veillent car les allemands ne sont pas loin et en cas d'attaque on est prêt à leur répondre.

A l'entrée du village attendent d'autres personnalités : un drapeau des anciens combattants, le drapeau mortuaire tricolore, de nombreux patriotes en armes aussi, car l'état d'alerte existe. L'église est bondée, beaucoup restent dehors, et commence cet office des morts si imposant, suivi de la messe célébrée par Mr l'abbé Coulic vicaire de Bubry, chef d'une section de la compagnie que commandait Jacques. Après la messe pendant laquelle le colonel Legal vient d'arriver, Mr le recteur monte en chaire et prononce quelques mots touchants que j'ai copiés plus loin. Puis le cimetière, tout le monde pleure, hommes et femmes. Le colonel Legal s'avance et en quelques mots nous retrace la carrière de FFI de Jacques, pionnier depuis 1941, ce que nous ignorions, qui s'était donné sans compter à la cause : « Fils de preux, preux lui-même, il a donné jusqu'à sa vie dans un sacrifice suprême ».

17 septembre 1944



Bernard

Demain deux ans que [Bernard](#) est mort, et la plaie est toujours aussi vive, doublée cette année d'une autre non moins vive. Par moment je suis prise de désespoir. Sans nouvelle des autres, que vais-je apprendre d'eux, peut être, d'ici quelques temps... Et tant de choses matérielles et ennuyeuses à m'occuper...

Ce matin la messe était dite pour Bernard. J'y ai trouvé une réelle consolation.

Depuis deux ans je n'ai rêvé qu'une seule fois à lui : j'étais dans un cimetière inconnu dont toutes les tombes étaient ouvertes et vides sauf celle d'un enfant inconnu près de laquelle je me trouvais. Soudain, je vis s'avancer Bernard ; presque en même temps arriva Jacques qui demanda à son frère : « Eh bien mon

vieux, et là-haut, cela mérite-il de souffrir ici-bas ». Et Bernard répondit « Ch !...et bien plus encore ». Et tout disparut. Je pensais à cela ce matin, en priant sur cette tombe où ils sont tous deux à présent. Mon Dieu que votre volonté est dure, mais qu'elle soit.

Toujours même situation à Lorient où les coups de main et les pertes continuent. J'ai envoyé hier des lettres à Paris par Bubry, quelqu'un s'y rendant et en revenant régulièrement ; peut être aurais-je des réponses et des nouvelles d'Alain.

22 septembre 1944.

Avant-hier vers dix sept heures, grosse surprise, [Christian](#) et [Patrice](#) nous sont arrivés. Ayant appris par Paris la nouvelle de la mort de Jacques, ils se sont mis en route, moitié par bicyclette, moitié par camion. Heureusement à Vitré ils ont trouvé un camion qui venait à Plouay, et les a laissés à Manebihan.

J'ai eu une grande joie de les voir. C'est une consolation que d'être un peu entourée. Nous avons été si seules, Denise et moi jusqu'à présent. C'est en camion par le chauffeur, qui est de Plouay, que [Christiane](#) a eu la certitude de la mort de Jacques.

Hier on a appris la reddition de Brest avec 40 000 Allemands. Evidemment l'effort va se porter maintenant sur Lorient. Ce matin j'ai vu arriver un capitaine Américain qui m'a demandé de loger ici ses officiers et un champ pour faire camper une batterie et 79 hommes. Naturellement j'ai tout mis à leur disposition. Ils s'installent dans l'avenue sous les arbres.

23 septembre 1944

Les Américains semblent devoir nous quitter dès ce matin. Est-ce pour l'attaque de Lorient ? Ils sont très discrets à ce sujet et d'ailleurs ne parlent pas français. Les officiers n'ont pas couché ici ne voulant pas quitter leurs hommes.

26 septembre 1944

Les Américains nous ont quittées le 24 matin, je crois pour rejoindre le reste de leur unité à Saint-Yves. On dit qu'ils sont chargés de ravitailler en munition les batteries d'Hennebont pour l'attaque de Lorient. Evidemment, ici ils étaient plus loin, et n'avaient que de mauvaises routes avec de rudes montées jusqu'ici.

Hier nous avons vu arriver Mr. de Gail de retour de Paris. Aucun renseignement sur Alain, parti dans l'Yonne depuis mai. Le curé chez lequel était son PC et Bernard Piganeau s'emploient à retrouver sa trace. Mais M. de Gail m'a conseillé un optimisme modéré. Ce serait pour moi le coup de grâce !



Guy

Je sais par Monique Piganeau que [Guy](#) est avec le général de Lattre de Tassigny, et qu'il doit être vers Belfort. [Hélène](#) serait à [Langlade](#), ce qui me fait plaisir. Ici la vie continue, mal. Hier j'ai mené [Christiane](#) et [Patrice](#) à [Pouलगroix](#) (cliquez sur photo « A Pouलगroix » pour zoomer) à l'endroit où Jacques est mort.

27 octobre 1944

Hier, des gens de Plouay, la belle-fille de Perrine et les Mahé ferblantiers-couvreurs, sont venus nous demander de les héberger. Plouay avait reçu des bombes en plein : deux morts et la population de peur évacuée. Aujourd'hui même demande du même genre, mais je n'ai plus de place, réservant celle des Ursulines. Quand seront nous libérés par ici ?

28 octobre 1944

Ce matin, une bien grande joie, j'étais dans les bois avec des acheteurs de cordes. Le facteur passe. Je lui demande s'il n'y a rien pour moi. Il me répond : « Si de bonnes nouvelles de M. Alain ».

J'étais folle d'émotion et de joie. Je prends au plus vite le chemin de la maison. Je rencontre Jean-René, qui me dit « Tonton Maurice a écrit. Il est à la Trinité »

Quel coup j'ai reçu, je me suis dit que le facteur avait confondu et que c'était affreux.

J'arrive toute chancelante d'émotion : c'était bien une lettre de Maurice, mais il avait eu des nouvelles d'Alain il y a 8 jours par le colonel Rollin.

Alain est en mission dans le centre de la France. Que Dieu soit béni et remercié ! Vraiment je n'avais plus d'espoir.

On prétend ici que les Américains ont dit que maintenant on va continuer la guerre ; on attendait les élections américaines qui ont lieu le 8 novembre. Partout c'est la même chose : les questions politiques priment tout, partout.

5 novembre 1944

Plusieurs jours encore sans écrire. Les fêtes de la Toussaint ont eu lieu bien émouvantes et si tristes pour nous. La tombe de Jacques a été fleurie et visitée. Son sacrifice a été dur mais il ne peut faire oublier celui de Bernard, entouré de moins de gloire et d'honneur. Aussi beau dans son obscurité.

Lui a eu le temps de voir venir la mort, et de l'accepter, de s'y préparer par un sacrifice renouvelé chaque jour. Les deux frères reposent dans le cote à cote ; ils s'aimaient tant tous les deux...

Ces jours ci j'ai passé de bien durs moments et par des alternatives auxquelles je résiste, je ne sais par quelle force d'en haut. Ou plutôt si je sais bien par quelle grâce obtenue par mes fils, du Ciel.

Avant hier le courrier nous apportait de nombreuses lettres : une de mes belle-soeur de Beaufort, Marie-Aimée qui me dit sans ambage « J'ai appris la captivité d'Alain. Savez-vous où il est. » Quel coup mon Dieu ! Alors Denise me dit « J'ai ouvert il y a deux jours, par mégarde, une lettre du curé de Saint Médard. Il nous le disait bien, mais comme Maurice nous donnait des nouvelles toutes autres, je ne vous l'ai pas donnée. »



Alain

Hélas, il n'y a pas de doute à avoir, [Alain](#) a été arrêté en juillet par la Gestapo et déporté en Allemagne. Je ne sais pas comment m'y prendre pour résister à ce dernier coup.

Est-ce le dernier, car je le connais il ne supportera rien de ces gens là et il sera fusillé. Et ce qu'il va souffrir là-bas...

10 novembre 1944

Avant-hier deux cartes de Guy. Dans la deuxième, il me dit la captivité d'Alain. Il est lieutenant colonel et commande un beau régiment de char ; troupe magnifique, excellent matériel cela change de quarante. Il me dit faire de la bonne besogne. J'apprends par lui qu'il a été blessé à la cuisse, il marche normalement maintenant.

7 décembre 1944

Ce matin j'ai vu arriver M. le Recteur. Il m'apportait l'affreuse nouvelle de la mort de Jacques Bretagne, tué dans les Vosges, le 26 novembre. La coupe n'était pas encore pleine. Je suis écrasée, j'aimais cet enfant comme un fils. Et je pense à ma pauvre Colette seule au Maroc avec ses trois chéris, mon coeur se brise. J'ai écrit pour la faire rapatrier. La saison n'est pas bonne, mais là-bas ils souffrent : Colette a maigri de 13 Kg, le rationnement est excessif.

1er janvier 1945

Rien écrit depuis le 18 décembre. Qu'écrire, que dire ? Ma famille est décimée. Que me reste-il de cette bande de jeunes hommes tous beaux, tous bons, doués des plus belles qualités ?

Guy est toujours affreusement exposé. Les dernières nouvelles dataient du 17 décembre. « Très durs combats » me dit-il « et pas les derniers ».

Sans nouvelles d'Alain. Qu'est son sort ? Peut être pire que la mort. Je suis seule pour ce premier janvier : c'est la première fois de ma vie.

Denise est partie samedi pour la Trinité avec ses enfants. Sa mère a la joie d'avoir tous ses enfants. Ses fils étant venus ensemble en permission. Cette solitude est triste. Mais me permet de me ressaisir dans le calme, la méditation et la prière. Mes morts, mes absents ne me quittent pas, je les vis intensément.

J'ai eu des nouvelles de Colette, bien désespérée la pauvre petite, mais plus courageuse que je n'osais l'espérer. Ceux qui partent aident certainement ceux qui restent, je m'en suis déjà aperçue. On essaie de la faire rapatrier. Hélène se multiplie en démarche pour Alain et elle. Le [général Catroux](#) a été alerté.

J'ai hier seulement repris une vie un peu plus active. Je n'avais pas plus de courage pour bouger que pour aller à l'église. Mais assez de fantaisie il faut marcher et agir.

Le front par ici est calme, je pense qu'il ne se fera rien avant la paix. Quand ?

4 Janvier 1945

Toujours rien d'Alain, et tout fait craindre que je ne saurais rien avant la fin de la guerre ? Quelle calamité.

De Guy, je trouve que les nouvelles, les dernières, sont bien loin, et je m'inquiète fort. Egalement rien de Colette ces jours-ci, de Christiane non plus, mais d'elle j'ai l'habitude.

Grosse correspondance au contraire avec Hélène qui malgré installation, courses, démarches pour Alain et Colette, occupations, trouve le temps de m'écrire souvent. Je lui en suis bien reconnaissante.

Calme sur notre front à l'encontre des autres. Nos FFI sont partis sur Azane en 2e ligne pour le moment. Les dernières offensives boches ont tout de même fait comprendre que la guerre n'est pas finie.

Voici la classe 43 mobilisée ; ici tout le monde est d'accord pour cela. Cela m'ennuie car mon petit aide jardinier, Joseph, va partir et j'étais si contente de lui.

J'ai pris beaucoup d'apaisement pendant ces jours de solitude. J'ai vécu entièrement avec mes chers morts.

Bernard et Jacques me hantent littéralement. Je revois sans cesse leurs derniers jours. Quand à Alain, Guy et Colette ma pensée ne les quitte pas non plus. Tant d'inquiétudes, de soucis pour eux mon Dieu.

L'abbé Garuvit m'écrivait ces jours-ci en parlant de mes fils morts et vivants : « Dieu, la France et le Devoir ! Ces maîtres mots ont orienté la vie de vos fils et fixé leurs sorts. C'est leur être fidèle que de ratifier le sacrifice qu'ils ont fait. C'est à cette condition qu'il sera total. » « Toute une France nouvelle germera de tels sacrifices, car Dieu est juste ».

Je médite sur ces paroles que j'aime et comprends.

18 janvier 1945

Pas écrit depuis longtemps. Denise m'est arrivée le vendredi 12 à 21 heures passées, ramenée par les FFI dans un camion américain. Elle attendait depuis quelques jours et trouvait le temps long. Ils étaient tous gelés et affamés.

Grand calme ici au point de vue guerre. On entend plus un coup de canon. Il est vrai qu'il faisait un froid noir, 7° à 8° et 30 centimètres de neige.

3 mars 1945

Que de jours passés sans écrire. Cependant pendant ce temps j'ai eu la joie de voir arriver Guy. Il est arrivé le 19 janvier pour repartir le 22. Accompagné par Hélène et le petit [François](#). Quelle joie que se revoir mais mitigée de tant de douleurs en pensant à ceux que je ne reverrai pas. Je n'avais pas vu mon fils depuis le matin où il dut repartir une heure avant la mort de Bernard, en 42.

Guy a bonne mine. Il est sérieux, grave comme les événements qu'il voit chaque jour, comme la mort qu'il cotoie à chaque moment. Toujours bon, tendre, compréhensif. Nous avons visité toute la propriété. Mais deux jours sont vite passés et je n'ai pu lui dire la moitié de tout ce que j'aurais voulu.

Il ne sait rien de plus pour Alain. Les déportés politiques peuvent donner maintenant de leurs nouvelles. Si je n'ai rien d'ici quelques temps, je comprendrai.

22 mars 1945

Quinzaine bien occupée, prosaïquement. Les six enfants ont la coqueluche, c'est dire que jours et nuits nous sommes sur la brèche. J'attends ce soir Hélène et ses fils ? Je crains que la coqueluche ne les empêche de venir. Il n'en n'est rien : Dieu merci.

Colette et ses enfants sont débarqués et à Mamers. Belle traversée, mais on a négligé d'envoyer les télégrammes des passagers et Colette est arrivée chez Hélène un beau soir. On me dit qu'ils vont bien et ont bonne mine. Pauvre petite comme je voudrais l'avoir ici.

Pas de nouvelles d'Alain, mais tellement de familles sont dans le même cas, que peut être, il ne faut pas s'affoler, Mais que d'angoisses nuits et jours !..

25 mars 1945

[Joël](#) fait sa première communion privée. Mme Perrin, Mme Dufilhol et Edmée ont pu venir et l'ont emmené à Saint Yves en auto. Sans cela il ne fallait pas songer à l'emmener à pieds avec sa coqueluche. Hier grosse canonade sur Lorient, mais il n'y a guère de solution avant la fin de la guerre, qui d'ailleurs paraît proche.

13 mai 1945

Que de semaines sans écrire, et pourtant bien des événements se sont produits pendant ces derniers temps.

Hélène et ses enfants ont pu venir passer les vacances ici, et leur séjour m'a été bien bon. Puis le 28 mars Colette m'est arrivée avec ses trois enfants dont le petit Bernard que je ne connaissais pas encore.

Colette a eu un très long voyage. Elle est venue en train de Rabat à Oran. Là elle a pris un bateau sanitaire. On avait pris ce moyen pour la faire rapatrier plus vite. Elle est arrivée le 18 mars chez Hélène sans avoir pu prévenir. Elle est repartie pour Mamers deux jours après, et enfin a débarqué à Pontivy où j'ai pu la faire prendre. Ils sont tous les quatre en bien meilleure santé que je n'osais l'espérer. Comme je suis apaisée de l'avoir ici.

Ces jours-ci gros bombardements des Allemands dans tout le pays. Languidic, Lorient, Plouay ont été sérieusement touchés. Aussi ais-je vu arriver des réfugiés, quinze pour le moment avec pas mal d'enfants. Pauvres gens comme il est triste de devoir quitter sa maison.

On assure que les Allemands ont essayé de percer en deux endroits, à Caudan entre autre où il y a peu de défenses. Ces jours-ci il est arrivé beaucoup de renforts américains, chars, artillerie, etc. On dit qu'ils attaquent aujourd'hui.

En attendant, on a annoncé que [camp de Weimar](#) où devrait se trouver Alain est libéré, 21 000 détenus politiques libérés. Il faut attendre pour savoir si mon fils est vivant et libre.

Mais que les heures sont longues. Je les emploierai de mon mieux, surveillance des bois, je dois donner 39 stères pour les réfugiés, la maison, m'occupant des enfants, des réfugiés etc.

Appris ce matin la mort du président Roosevelt, un désastre dit notre ministre des Finances, M. Bidault.

16 avril 1945

Le camp de Weimar où, suppose-t'on, Alain était enfermé, est vraiment libéré. Combien de jours vais-je attendre pour connaître son sort ? Ces jours d'attente sont affreusement lourds.

Ici ennuis de santé, après la coqueluche la varicelle. Bernard Bretagne a commencé, les autres suivent. Hier nous avons mené Colette à Guer, près de [Poulgroix](#) (cliquez sur photo « A Poulgroix » pour zoomer), où Jacques a été tué. Pèlerinage qui me fait toujours penser au chemin de la Croix, suivi si souvent par la Sainte Vierge après la Passion. Ce m'est une souffrance indicible.

Voici que la poche silencieuse de Royan va être réduite. Sans doute le tour de Lorient ne tardera-t'il pas à arriver. Ici nous serons aux premières loges surtout s'il vient comme en Bordelais, un ou deux mille avions. Mais n'empêche que pour la deuxième fois après avoir pensé la guerre finie, cela semble s'éterniser encore. Pourquoi alors nous avoir parlé d'un armistice immédiat. Les alliés, je crois, s'imaginent et croient la chose faite.

17 avril 1945

A l'émission de 12 heures 30, l'Angleterre a donné un reportage sur le camp de Weimar et me voici de nouveau désespérée. Il paraît que les 21 000 prisonniers ont été retrouvés dans un état lamentable. Le typhus règne dans le camp, 5 000 prisonniers sont en traitement, beaucoup dans un état épouvantable. Tous affamés, affaiblis et on doit les nourrir avec précautions. On a jamais vu un spectacle aussi abominable que celui de ce camp. Mon Dieu, j'aurai toutes les douleurs, toutes les inquiétudes. Je suis en ce moment obligée à un effort surhumain pour ne pas tomber dans la désespérance et continuer à essayer de vivre. Je vais tâcher de me multiplier encore davantage autour de moi ; c'est le seul moyen de m'étourdir.

20 avril 1945

Mon angoisse au sujet d'Alain grandit d'heure en heure. On donne de tels détails sur le camp de Buchenwald où nous le supposons interné qu'il y a de quoi désespérer de le revoir vivant... Je suis en agonie morale et je me demande comment je résiste à tant de douleurs. Il est évident que les chers êtres déjà la haut, m'obtiennent des grâces précieuses.

Nouvelles de Guy, du 10 avril ; il est en Allemagne, naturellement en pleine action.

Joseph Creuzé est libéré, près de sa mère. Quelle joie pour elle, et comme je la partage et la comprends... Ici rien de nouveau. Je fais des efforts désespérés pour m'intéresser à ce qui m'entoure, et me tirer de ces inquiétudes mortelles. Je ne pensais pas qu'il fut possible de souffrir autant.

12 mai 1945

Que de jours passés sans écrire. Mais j'arrive à peine de Paris, où j'ai passé quinze jours bien pénibles à rechercher partout les traces d'Alain près de ses camarades déportés et rentrés en masse.

Nous sommes parties Denise et moi le 23 avril, car nous avons à faire des démarches à la maison Ford pour avoir le renouvellement du contrat du garage de Jacques.

Je suis revenue ici le 7 mai, le jour de la victoire. Quelle joie, mais que de peine au fond du cœur mon Dieu, comme elle est mitigée et assombrie. Je n'ai guère conservé d'espoir de revoir mon fils.

Guy va bien heureusement, voici qu'il est en sécurité, bien que les Allemands frappent volontier par derrière, tout en étant plats comme des punaises par devant. Maintenant nous nous préparons à assister le 20 Mai à l'inauguration du [cénotaphe](#) (cliquez sur photo « A Poulgroux » pour zoomer) élevé à Jacques, à l'endroit où il est tombé. Je ne sais comment je résiste à tant d'émotions renouvelées.

Lorient s'est rendu le 9 Mai sans nouvelles destructions.

23 mai 1945

Encore du retard et pourtant j'avais bien des choses à noter. [Hubert](#) nous est arrivé samedi soir pour la cérémonie du lendemain. Le pauvre enfant, après une nuit debout dans le train, a fait à pieds les 30 km qui nous séparent de Pontivy, je suis touchée de sa venue.

Dimanche matin on devait nous envoyer une voiture pour nous mener à l'office et à la messe à Saint Yves, à huit heures. Les enfants et nous étions prêts dès sept heures et demi. Hélas le gazo qu'on nous envoyait a eu des humeurs et nous sommes arrivés à Saint Yves à la fin de la cérémonie à l'église.

Procession au cimetière, puis tout s'est embarqué pour Guern. Long défilé de voitures, piétons, bicyclettes. La cérémonie a été des plus belles et impressionnantes. Etaient présents Colonel Adol, commandant Muller, Lieutenant de vaisseau Charrier, imposante troupe de fusillés marins, AC, FFI, FTP et une énorme foule venue de partout, même du Finistère.

L'abbé Coulic a fait un discours, le Commandant Muller également, qui a esquissé de main de maître le rôle de Jacques, et son héroïsme, se faisant tuer pour sauver ses hommes, mis en danger par un enrayage d'armes.

Le [monument](#) (« Ami entends-tu... » 2004 – Voir INGUINIEL page 5) est sobre et très bien, Jacques a reçu un hommage qu'il eut aimé. Mais comme tout cela ravive nos douleurs et notre peine.

Ce matin, j'ai couru pour trouver pour Hubert un moyen de locomotion pour aller reprendre le train. A tout prix je veux en trouver un. Il fait un temps de très grosses averses qui nous ont transpercés en revenant de Mané Bihan.

2 juin 1945

Hubert est reparti mercredi, je l'avais reconduit au car à Bubry, mais je l'ai laissé là à l'attendre, pressée par l'heure. J'ai su ensuite qu'il n'avait pas trouvé de place et avait du faire encore à pieds le chemin de Pontivy. J'en ai été désolée.

Comme il a du mérite d'être venu. Mais aussi comme j'avais été heureuse de l'avoir près de moi pour la cérémonie.

Cette semaine-ci j'ai fait cent kilomètres à pieds : trois fois Bubry, deux fois Inguiniet, une fois Plouay, une fois Guern et je ne sais combien de fois Saint Yves. Je n'en suis pas fatiguée

J'ai perdu tout espoir pour Alain ; ils sont maintenant presque tous revenus.

Naturellement je dois m'occuper d'une foule de choses qui m'importunent en ce moment. J'ai toujours à rechercher des ardoises pour Penvern. J'en aurais si je donne du bois en échange.

16 juin 1945

Avant-hier soir, 14 juin, en revenant d'une journée éreintante à Vannes, j'ai trouvé une lettre d'Hélène m'annonçant qu'Alain avait été fusillé le 15 août 1944 à Domont, près d'Ecouen « Seine et Oise » à 20 kilomètres de Paris. Lui, le fils du général Rondelet et trois autres jeunes hommes ont été descendus du train qui les emmenait en Allemagne, emmenés en camion dans une petite clairière appelée les quatre chênes.

L'exécution a été instantanée, à la mitrailleuse car la route est passagère. Aussitôt après, les Allemands ont téléphoné à la gendarmerie de venir chercher les corps sur lesquels il n'y avait aucun papier. C'est un déporté revenu d'Allemagne, qui était sous les ordres d'Alain, qui l'a vu descendre du train.

La gendarmerie de Domont à qui nous avons téléphoné (Hélène et Mme Katlame) nous ont dit qu'un corps n'était pas identifié mais qu'avant de l'enterrer, ils avaient enlevé et gardé ses vêtements. Cet après-midi Pierre Lejeune m'a envoyé une voiture et avec Mme Katlame nous sommes allés là-bas. Ce sont toutes les affaires d'Alain et un gendarme l'a très bien reconnu car à ce moment, il n'était pas tondu et avait très bonne mine.

Je suis aussi allée là où ils ont été fusillés : il y avait des pancartes partout, on l'appelle la route des fusillés.

Je pense sous peu aller là-bas pour l'exhumation et un changement de cercueil. J'espère aussi qu'on me l'amènera ici. Je n'ai pas de mots pour exprimer ma douleur. Que Dieu m'aide, le ressort a cédé. Je m'efforce de le retendre car il faut aimer encore un peu.

Tous les jours me viennent des détails nouveaux sur mon petit Alain. Je sais que le jour de son arrestation, il avait réussi à se libérer mais fut repris tout de suite par les miliciens. La foule le voyant revenir arrêté par d'autres français, murmurait son dégoût et une femme le leur dit. Elle fut arrêtée, malmenée, puis relâchée. En passant devant une autre femme qui protestait, Alain lui a dit : « vous en faites pas ma bonne dame, on les aura quand même ». Que c'était beau cette phrase, si crâne. Je peux être fière de mon fils.

Sa tête avait été mise à prix deux millions. Il s'est trouvé un camarade pour le vendre. Mais on le retrouvera, on est sur la piste.

Ici à Kerascoet c'est presque vide, Jean-René et Joël sont à Vannes ainsi que Monique et Claude Bretagne, Alain-Marie et Chantal à la Trinité. Jean-Yves et François sont partis ce matin pour Saumur pour reprendre le travail. Leur mère est à Paris avec les aînés qui attendent le résultat du bac. Patrice Garnier reçu à Navale, est à Rennes où est l'école pour le moment. Il fait un temps splendide.

29 octobre 1945

Décidément je ne suis pas fidèle à ces comptes rendus. Je me sens si dégoûtée de tout et si seule. Je me sens d'ailleurs m'en aller tout doucement. Personne autour de moi ne s'y intéresse mais c'est un fait. Peut-être un sursaut d'énergie et de volonté m'arrêtera-t-il sur cette pente. Mais qui me le donnera ?...

Un rayon de soleil ce mois-ci. Une visite de Pierre de Contenson venu prier sur les tombes d'Alain et de Bernard, avant d'entrer ces temps-ci au noviciat des Dominicains à Paris. Il a été pour moi tellement bon et compréhensif. Il m'a dit en partant qu'il voulait être pour moi comme un fils : remplacer Bernard, je l'ai compris au point de vue surnaturel. Je voudrais aller assister à sa prise d'habit le 7 décembre.

Dimanche dernier 21 octobre, je suis allée voter. Comme il fallait se partager la journée j'ai pris la mauvaise part sans que personne ne semble s'en apercevoir. Je suis partie le matin à Inguiniel. Nuit noire, pluie diluvienne, vent en tempête. Cela fut très pénible. Un sabot trop grand, plein d'eau me blessa. Je revins comme je pus c'est à dire mal, et je n'ai pas encore pu mettre le pied dehors.

Beauté du suffrage universel : en revenant, passant par un hameau, une femme couru après nous, parla en breton à Perrine. Elle ne savait comment voter, voulait que je lui barre ce que je voulais pour le referendum et choisir la liste.

J'entrais chez elle et en quelques minutes, j'avais autour de moi une quinzaine d'électeurs aussi éclairés. C'est une pitié et si Bubry et Inguiniel ont mal voté c'est de notre faute. Les autres sont passés partout, rendant le même service. Mais nous ne faisons rien

1er juin 1946

Je reprends ces notes qui peut-être intéresseront quelques uns des miens...Plus tard. Me voici à la veille d'élections presque décisives pour la France. Demain je retourne voter à Inguiniel, comme dans les dernières lettres écrites.

Pendant tous ces mois de silence que s'est-il passé ? Denise et Colette sont installées à Vannes dans deux petites chambres, seul moyen avant de trouver une installation véritable ; il faut être sur place. Mais depuis un mois qu'elles y sont, rien de fait.

Colette va sans doute prendre une situation qu'on lui propose à Saumur. La direction d'un home d'enfants : des enfants de magistrats, déficients. A tous points de vue c'est intéressant.

J'ai gardé les trois plus jeunes enfants de Jacques ce qui n'est pas un repos. Si Denise ne trouve rien a Vannes je les garderais, du moins les deux plus jeunes tout l'hiver ; je suis contente de pouvoir rendre service.
